

Isabelle Villain

Extrait de

Mauvais genre

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2018, Tournada Éditions

16 juin 1993, 17 heures.

Une impasse, des pavillons de banlieue avec leurs jardins fleuris parfaitement clôturés. Une odeur d'herbe fraîchement coupée. Un chien tenu en laisse aboie dans sa niche au passage d'une voiture de livraison. Des enfants jouent au ballon tandis qu'une fillette toute blonde dévale l'allée en vélo en terminant les fesses par terre, en larmes.

Un mercredi après-midi ordinaire et paisible. Les vacances d'été approchent à grands pas, et les écoliers pensent désormais plus à la fête de fin d'année qu'à réviser leurs derniers contrôles.

Hugo se tient devant l'évier de la cuisine, ses grands yeux verts rivés à la fenêtre. Ce petit gamin de 12 ans, à l'apparence un peu fragile et au regard triste, n'a pas beaucoup d'amis. Dans la cour de récréation, il est la plupart du temps exclu des groupes de garçons, n'étant pas vraiment attiré par le foot, les billes et la castagne. Les filles, quant à elles, passent leur journée à ricaner en chuchotant derrière son dos. À cet âge, les enfants doivent nécessairement rentrer dans des cases et les cases proposées à Hugo sont malheureusement très loin d'être adaptées. Alors, il s'est habitué à rêver et à inventer des histoires en compagnie de son ami imaginaire. Certains parents pourraient s'inquiéter de cette créativité débordante, mais pas Coralie. Partant du principe que les adultes prennent un malin plaisir à raconter à leurs chères têtes blondes, à longueur de journée, des mythes totalement improbables comme le père Noël, la petite souris, la dernière cuillerée pour grandir

ou bien les épinards qui rendent fort, Coralie écoute avec amusement, fierté et intérêt, tous les récits de son fils.

Le meilleur moment de la journée pour Hugo est l'heure où sa maman vient le chercher au collège. Elle a pris l'habitude de l'attendre au coin de la rue pour lui éviter les railleries de ses camarades, et d'aller lui acheter un croissant ou un pain aux raisins à la boulangerie. Sa mère représente tout pour lui. Elle est son univers.

Le mercredi après-midi est traditionnellement consacré à la pâtisserie. Aujourd'hui, ils préparent ensemble un gâteau au chocolat. À l'école, la matinée a été compliquée pour Hugo, avec une mauvaise note, une punition et un nouveau bleu hérité d'une récréation agitée. Dans la cuisine, Coralie tente donc par tous les moyens de distraire son fils, farine sur le bout du nez et cuillère de chocolat dans la bouche. La pièce est un véritable capharnaüm. Les casseroles s'entassent dans l'évier et le robot mixeur dégouline de blancs d'œufs. Hugo est heureux. Il se sent en sécurité, protégé par le cocon que sa mère a construit depuis toutes ces années autour de lui. La délicieuse odeur de chocolat dans le four parfume toute la maison. Dans trente minutes, il va pouvoir déguster son goûter. Il en laissera bien entendu une grosse part pour son père.

« Il faut laver tout ça avant le retour de papa, mon cœur. Quand il rentre tard du travail, tu sais bien qu'il n'aime pas le désordre. »

Hugo lève les yeux vers sa mère et se contente de hocher la tête. Il est évidemment parfaitement au courant. Combien de fois s'est-il retrouvé enfermé dans sa chambre, puni pour ne pas avoir débarrassé la table ou rangé son bureau ? Coralie tente la plupart du temps de s'interposer pour lui éviter une ultime brimade, en vain...

Sébastien Nicollini, la quarantaine bedonnante, sait se faire respecter. Il a été élevé à la dure par ses parents, et comme il le raconte fréquemment pour justifier son geste, « des roustes, j'en ai pris des centaines, j'en suis pas mort pour autant. Je les avais bien méritées. » Mais Hugo ne pense pas mériter les gifles et les coups de ceinture. Il n'en veut pas à sa mère. Il est convaincu qu'elle fait toujours de son mieux pour tenter de le protéger. Le problème est que, face à cet homme, elle n'est pas de taille et lui encore moins. Très souvent il l'entend pleurer dans sa chambre et l'a déjà retrouvée le matin avec un bleu au coin de l'œil ou bien une minerve autour du cou. Plus tard, quand il sera grand, il quittera cette maison et emmènera sa mère avec lui. Ils partiront au soleil dans un cabanon au bord de la mer. Il sera médecin et ce sera à son tour de prendre soin d'elle. Il s'y est engagé, et une promesse, c'est une promesse.

Soudain, le minuteur résonne dans la pièce. Le gâteau est enfin cuit. Coralie a terminé de laver son plan de travail. Elle inspecte ses ongles impeccables, tapote son tablier taché de farine et prend un torchon pour retirer le moule du four.

Hugo trépigne d'impatience. Le dessert est parfait. Il agrippe un couteau pour se découper une part. Coralie lui caresse le visage et lui passe une main dans les cheveux. Son fils est le plus beau cadeau que la vie lui a fait. Le seul cadeau. Leur existence n'est pas très facile, mais elle est convaincue qu'ils s'en sortiront, un jour.

Un bruit de moteur dans le jardin annonce la fin de la récréation.

Sébastien Nicollini est de retour.

Hugo lui a préparé une assiette comme pour s'excuser par avance d'une faute qu'il n'a pas encore commise. La porte d'entrée se referme dans un claquement métallique. Nicollini jette ses affaires dans le hall.

« Coralie, hurle-t-il. Qu'est-ce que tu fous ?

– Nous sommes dans la cuisine.

– La vie est belle à ce que je vois. Hugo, viens par ici ! »

Il attrape son fils par le col. Hugo trébuche, mais se reprend juste à temps.

« Tu as encore raté ton entraînement de foot. L'école m'a dérangé une nouvelle fois au travail. Tu ne crois pas que j'ai autre chose à faire dans la journée ? C'est quoi ton excuse aujourd'hui ? Notre pauvre chéri a encore mal quelque part ?

– Sébastien, s'il te plaît...

– Ta gueule ! Je parle à mon fils. Alors ? J'attends ? éructe-t-il, le visage contracté par la colère.

– Papa, je suis désolé. J'ai essayé toute l'année, mais je n'aime pas le foot. Je reste tout le temps sur le banc. Personne ne fait attention à moi là-bas. Je préfère rentrer à la maison, répond-il d'une voix extrêmement faible.

– Pour faire des gâteaux avec ta mère, lâche-t-il en fixant le moule encore chaud. Une vraie femmelette ! Tu restes sur le banc parce que tu es nul ! » rugit-il en frappant du poing sur la table.

Puis, il bouscule violemment Hugo et, d'un revers de la main, balance à travers la cuisine le dessert qui s'écrase en miettes sur le carrelage. Il empoigne alors Coralie par le bras et la pousse à terre.

« Ramasse ce bordel ! C'est dégueulasse. Et toi, dit-il en dévisageant féroce son fils, tu ne perds rien pour attendre. »

Coralie est à genoux sur le sol, le visage baissé, les yeux mi-clos. Elle fixe ses doigts tremblants, puis relève la tête pour chercher le regard d'Hugo.

« Va dans ta chambre, lui murmure-t-elle.

– Il n'ira nulle part », hurle Nicollini en assénant un premier coup de pied dans le ventre de sa femme.

Le garçon tressaille en observant sa mère à terre. Il croit discerner dans ses yeux une peur qu'il n'a jamais entrevue auparavant. Coralie chuchote désormais. Il a appris à lire sur ses lèvres.

« Monte dans ta chambre », insiste-t-elle en laissant échapper un gémissement.

Elle reçoit alors un deuxième coup à l'abdomen d'une violence inouïe. Son visage se tord de douleur, mais elle serre les dents. Malgré ses pitoyables efforts pour le contrer, il est beaucoup trop fort. Résister, le temps qu'il se calme. Résister, pour donner à son fils la possibilité de se cacher.

Hugo entend un râle, puis grimpe les escaliers quatre à quatre.

Par deux fois Coralie tente de se redresser, par deux fois elle retombe en arrière.

Et les impacts continuent de pleuvoir. Violents, appuyés, ininterrompus. Elle aimerait crier, mais aucun son ne parvient à sortir de sa bouche. Un nouveau coup dans l'estomac, et un hurlement strident finit par déchirer l'air.

« Tu ne perds rien pour attendre, morveux, aboie-t-il en jetant un regard en haut des escaliers. Une fois que je me serai occupé de ta salope de mère, je viendrai te corriger comme tu le mérites. »

Sa voix regorge toujours de menaces.

Hugo demeure immobile sur le palier du premier étage. Son cœur bat à tout rompre. Son souffle est court et rapide. Il grelotte en tenant fermement dans ses bras sa peluche, un petit panda aux poils usés à force d'avoir été serré et caressé.

Le temps lui paraît interminable. Puis un silence étourdissant s'empare soudain du rez-de-chaussée. Un silence encore plus angoissant que n'importe quel hurlement.

Il se décide alors à redescendre, une marche après l'autre. Au milieu des escaliers, il s'accroupit et passe la tête à travers les barreaux. Il aperçoit à ce moment-là son père, debout, qui persiste à asséner des coups dans le ventre de sa mère. Le bruit est sourd, continu. Le corps de Coralie rebondit à chaque impact, mais elle ne crie plus.

Hugo est désormais parvenu dans l'entrée et peut observer son visage. C'est alors que ses yeux s'arrondissent pour se remplir de larmes.

Du sang coule des lèvres de sa maman. Elle est couchée sur le carrelage en position fœtale. Ses paupières ne clignent plus. D'ailleurs, plus aucun son ne sort de sa bouche.

Sébastien Nicollini s'arrête net. Une sueur froide ruisselle sur son front. Il fixe son fils, livide. Le regard que son père pose sur lui à cet instant le glace sur-le-champ.

« Tu vas appeler le SAMU. Ta mère est encore tombée dans l'escalier, et tu n'as pas intérêt à raconter autre chose, sinon ça va être ta fête. »

Hugo observe son père se servir un verre de whisky qu'il vide d'un seul trait avant de quitter la pièce pour reprendre sa voiture. C'est devenu une sorte de rituel, mais cette fois-ci sa maman ne peut pas se relever. Elle ne bouge plus. Ses longs cheveux bruns recouvrent son visage tuméfié. En la dévisageant, Hugo sait immédiatement qu'il va appeler les secours. Il en a l'habitude. Mais cette fois-ci, il appellera aussi la police. À partir d'aujourd'hui, il n'y aura plus jamais de mensonge. Et plus tard, le pire pour lui sera de se dire qu'il l'avait senti venir.

VINGT-TROIS ANS PLUS TARD

16 mai 2016.

Un rayon de soleil perce à travers les rideaux. Rebecca s'étire de tout son long. Les yeux encore mi-clos, elle allonge son bras en tapotant en douceur l'oreiller situé à sa gauche. Personne. Une petite déception vite oubliée grâce à la délicieuse odeur de café bien chaud qui lui chatouille les narines. Elle ouvre un œil et aperçoit un plateau avec une tasse fumante, un croissant et une feuille de papier.

Chère Commandant de Lost, un bon petit déjeuner avant d'attaquer une nouvelle journée au 36. Tu es magnifique quand tu dors.

Tom

Rebecca esquisse un sourire. Elle se redresse légèrement, rehausse son oreiller et pose délicatement le plateau sur ses genoux. Elle lit à nouveau le mot de son amant, car le commandant Tom Uriot est bien son amant depuis maintenant deux ans.

Rebecca a enfin quitté son appartement et déménagé dans le quartier des Batignolles, devenu l'un des derniers étendards du bobo chic parisien, jeune, branché et surtout hors de prix, où pullulent les terrasses, les magasins bio et autres bars à jus spécial détox. Rebecca ne colle pas vraiment à l'étiquette de la bourgeoise bohème écolo, mais son logement aura d'ici quelques mois l'avantage de se situer à une centaine de mètres des nouveaux locaux de la brigade criminelle. Exit le « 36 quai des Orfèvres » et les quais de Seine pour des

bâtiments flambant neufs avec vue plongeante sur les trains et le périphérique.

Depuis que le commandant Rebecca de Lost avait intégré le « 36 » il y a huit ans, son mari avait été assassiné par un psychopathe, son ami et adjoint le capitaine Antoine Atlan l'avait abandonnée pour rejoindre les Stups, et elle était passée par les griffes de l'IGPN¹ et par celles de deux psys. Un parcours semé d'obstacles dont elle était ressortie victorieuse et plus forte que jamais. Son groupe au 36 l'avait soutenue dans toutes ces difficultés, puis Tom était arrivé dans sa vie et avait tout chamboulé. Au départ, Rebecca ne pensait lui octroyer qu'une toute petite place, consciente de s'engager dans une voie sans issue. Elle se sentait coupable de sourire à nouveau, coupable d'éprouver des sentiments pour un autre homme que son mari, coupable de faire voler une famille en éclats. Rebecca ne voulait pas du commandant Uriot pour tout un tas de bonnes raisons : c'était son collègue à la Crim', il était beau et surtout marié. Puis tous les pare-feu qu'elle avait érigés autour d'elle étaient tombés les uns après les autres. Et un soir d'avril 2014, dans un bar du Quartier latin, Tom avait actionné la remise en marche de son cœur immobilisé depuis tant d'années. Lorsque ses doigts avaient frôlé sa joue, elle avait su que la partie était perdue. Elle avait retrouvé en une poignée de secondes l'insouciance de ses vingt ans.

Deux ans plus tard, Tom travaille toujours avec elle. Il est toujours marié, mais cette relation lui convient désormais parfaitement. Il lui a proposé à de nombreuses reprises de quitter sa femme pour vivre avec elle, et c'est à nouveau Rebecca qui a calmé le jeu. Attendre que ses enfants grandissent, attendre que son épouse soit assez solide pour supporter la séparation.

¹ Inspection générale de la police nationale.

Y aller étape par étape. C'est la meilleure chose à faire. Rebecca en est convaincue.

Elle boit son café à petites gorgées. Heureuse qu'il soit encore chaud. Heureuse de pouvoir prendre son temps. Elle s'étire et serre l'oreiller contre son ventre, puis se recroqueville sous les draps. Un bonheur simple, fugace.

Son appartement est petit, mais elle s'y sent bien. Elle a mis plusieurs mois à se décider à faire ses cartons et à quitter le trois-pièces qu'elle avait acheté avec son mari. Ranger, trier, garder et jeter, car chaque recoin de ses soixante-dix mètres carrés lui évoquait Vincent et sa vie d'avant. Avant la mort de son mari. Avant qu'elle ne se retrouve face à un tueur en série. Avant qu'elle ne l'abatte froidement d'une balle dans la tête. Mais aujourd'hui, Rebecca a remonté la pente.

L'alarme de son réveil la rappelle à la réalité. Le lundi, c'est le jour du grand briefing avec son équipe, et elle n'a pas le droit d'être en retard. Rebecca est d'une exigence totale avec son groupe, elle se doit donc d'être exemplaire. Alors, les rites du matin s'enchaînent : une douche, un passage éclair devant sa penderie pour finalement enfiler toujours le même pantalon noir. Un chemisier rose, une ceinture et une paire de ballerines. Pour terminer, un maquillage léger, mais étudié pour masquer des cernes naissants. Elle est fin prête. Elle redresse ses longs cheveux roux en un chignon tenu par quelques épingles qui laisse découvrir une nuque fine, se tapote les joues devant la glace et claque la porte.

Le Pont-Neuf, le quai des Orfèvres, le porche, le sas d'entrée et enfin la cour commune avec le palais de justice. Un rapide salut aux gardiens de la paix en faction, puis ce sont les 148 marches qui la conduisent au deuxième étage de la DPJ. Tout ce chemin sera bientôt

un lointain souvenir, et la nostalgie de plus en plus présente commence à s'insinuer dans les bureaux.

Une fois installée, elle prépare le café pour son équipe et dispose les croissants sur une assiette. Le rituel du lundi matin. Le moment où le chef de groupe fait le point sur les affaires en cours et, sur un plan plus personnel, sur leur week-end et leur moral. Le 36 est une famille et Rebecca se sent responsable de chacun d'entre eux.

Son adjoint, le capitaine Cyril Bonaventure, arrive à 9 heures précises, comme à son habitude. Jamais un retard, une tenue impeccable en toutes circonstances. L'image du flic en jean et en blouson est bonne pour les séries TV. Ici le costume est toujours de rigueur. Cyril Bonaventure est devenu le bras droit de Rebecca depuis le départ d'Antoine Atlan pour les Stups et il remplit parfaitement son rôle. Il regrette pourtant son métier de procédurier. Recueillir les traces sur une scène de crime, rédiger et bétonner les dossiers, le procédurier est l'atout majeur dans un groupe à la Crim'. Et Cyril était l'un des meilleurs, mais une promotion au sein du groupe de Lost ne se refuse pas.

L'équipe est désormais assise autour de la table, le lieutenant Richard Massenet, nouveau procédurier et son adjoint Franck Desprets, le lieutenant Olivier Dufour et la dernière venue, l'adjudant Mélina Ponzio, parvenue à s'intégrer en un temps record !

« Alors, j'espère que le week-end a été bon, car on a un peu de boulot et en plus on est de permanence ! Richard, quoi de neuf sur l'incendie criminel ?

– Il s'est déclaré dans la cage d'escalier d'une habitation du côté de la Bastille. Quatre personnes décédées et vingt-six blessés, dont trois brûlés au troisième degré. On a pensé au départ à un problème lié au compteur électrique, mais grâce aux vidéosurveillances, on a nettement aperçu un homme au comportement suspect

sortir de l'immeuble. Il ne se retourne pas. On ne voit aucun signe de panique, alors que l'incendie est en cours. Il n'appelle pas les pompiers.

– On a pu lui mettre la main dessus ?

– Pas encore, mais ça s'annonce bien. La section des traces technologiques¹ est en train de tout analyser.

– O.K. Cyril, tu en es où avec le SDF égorgé dans le parking ?

– Affaire classée. C'est un autre SDF, que l'on a retrouvé couvert de sang. Il a très vite avoué lui avoir fracassé le crâne avec un phare de voiture, lui avoir tranché la gorge avec le verre, puis avoir bu son sang. Il nous a dit qu'il ne supportait plus ses ronflements. Pas certain que celui-là passe par la case procès...

– Pas sûre en effet. »

Rebecca écarte les bras dans un geste d'impuissance. Des dingues, elle en a croisé un paquet au cours de sa carrière, mais elle ne parvient toujours pas à se faire à l'idée qu'un homme puisse développer une telle violence et égorger son voisin d'infortune en raison de ronflements intempestifs.

« Sinon autre chose ? »

Olivier Dufour prend la parole :

« Avec Méлина, je pense que l'on a résolu l'affaire du double meurtre de Montigny. »

Rebecca fronce imperceptiblement les sourcils.

« Tu te souviens, on a ressorti cette vieille affaire il y a un mois et j'avais demandé de nouveaux tests ADN. Vendredi, un homme s'est fait arrêter au volant en état d'ivresse et conduite sous stupéfiant. On l'a enregistré au FNAEG². Il se trouve que ses empreintes

1 Sous-direction de la police technique et scientifique en charge des domaines du son, de l'image, de la téléphonie mobile et de l'informatique.

2 Fichier national automatisé des empreintes génétiques.

matchent en tous points avec les résultats d'expertises génétiques du double meurtre de Montigny. On peut dire qu'on a eu du bol pour ce coup-ci. »

Olivier lit instantanément le soulagement dans le regard de Rebecca. Il y a quelques affaires, résolues ou non, dans un groupe à la Crim' qui marquent davantage les esprits et dont le souvenir reste ancré à vie. Le double meurtre de Montigny en fait partie. Rebecca avait intégré la brigade en 2008 depuis seulement quelques semaines lorsqu'elle avait reçu un appel du procureur. Deux adolescents avaient été retrouvés à côté de la gare du RER C, le crâne défoncé. Ils n'avaient subi aucune violence sexuelle. Tout l'entourage avait été entendu, certains suspectés, mais aucune preuve tangible pour procéder à une mise en examen.

« Pendant des années, nous avons cherché le moindre signe, le moindre indice, en vain. C'est qui ce type ? On l'avait déjà interrogé ?

– Jamais. Il ne fait pas partie du cercle familial. Il n'habitait même pas à Montigny à l'époque. Les gamins se sont retrouvés au mauvais endroit, au mauvais moment. Un crime primitif, sans motif, sans antécédent. C'est tout.

– Pas certaine que cette explication suffise aux parents pour faire leur deuil. Je vais devoir trouver autre chose à leur dire. Il nous aura donc fallu huit ans pour clore cette affaire. Je vais m'occuper personnellement de ce salopard. Bravo à tous. Le commandant Uriot m'a demandé si l'on pouvait les aider sur un nouveau cas. Ils sont débordés, et nous pour le moment, c'est plutôt tranquille. Allez au briefing dans leur bureau, moi je dois passer au parquet de Nanterre remettre les derniers feuillets d'une procédure. Je vous retrouve dans deux heures.

– C'est Tom qui va être triste de ne pas te voir... » ajoute Cyril, un sourire malicieux au coin des lèvres.

Rebecca hausse les épaules mi-agacée, mi-embarrassée. Et c'est exactement par crainte de ce genre de réaction qu'elle a si longuement hésité à franchir le pas avec le commandant Tom Uriot.

Angélique sent bien qu'elle a beaucoup trop bu. Elle est accoudée, depuis plus d'une heure, au zinc d'un bar à cocktail branché du quartier du Château-d'Eau dans le 10^e arrondissement de Paris. Un style rétro chic, un décor brut, des murs noirs, des pierres apparentes et un fond musical inspiré des seventies allant de Gainsbourg à Grace Jones, très loin de l'électro qui remplit traditionnellement les boîtes parisiennes.

Elle jette un regard furtif au serveur, un beau brun à l'accent sud-américain, qui vient de lui préparer son troisième cosmopolitan dans lequel elle espère retrouver un peu plus que les quatre centilitres de vodka de rigueur. Derrière lui, les étagères sont chargées de bouteilles vieilles et millésimées de chartreuse, vermouth, cognac et autres liqueurs rares. Angélique adore le *cosmo, girl drink* par excellence, remis au goût du jour par les héroïnes de la série *Sex and the City*. Angélique a toujours aimé la différence. Suivre une tendance ou bien un modèle établi ne l'a jamais intéressée. Voir tous ces gens avec une coupe orangée teintée d'Aperol lui donne la nausée. Dans les années 90, les jeunes succombaient à la mode du whisky-coca, puis vint le temps du gin fizz, du mojito et maintenant celui du spritz. Angélique, quant à elle, est restée fidèle à la vodka. À 18 ans, avec un bac scientifique en poche, mention très bien, une voie royale se dessinait : médecine ou une prépa ingénieur. La jeune femme a préféré opter pour une profession paramédicale et devenir kiné, métier peu valorisant à l'époque, mais son cabinet affiche aujourd'hui complet tous les jours. Un pari réussi !

Ne supportant pas le prénom que ses parents lui ont donné à la naissance, un matin elle décide d'en changer et pense immédiatement à Angélique. Fan absolue depuis son plus jeune âge des films de Bernard Borderie, elle était amoureuse de Robert Hossein, le Rescator.

Sa silhouette sèche et musclée de joggeuse compulsive contraste avec son visage arrondi et ses yeux vert émeraude dans lesquels la plupart des hommes aimeraient plonger sans se poser de questions. D'un geste inconscient, mais terriblement sexy, elle remonte sa longue chevelure brune avec ses mains. Il fait une chaleur étouffante. Lorsqu'elle aperçoit Raphaël pénétrer dans la salle, elle lui sourit et se jette dans ses bras pour l'embrasser tendrement. Mais ce dernier a un soudain mouvement de recul.

« Raphaël, quelque chose ne va pas ? demande-t-elle, un soupçon de mauvaise conscience dans la voix.

– Tu plaisantes ? Tu veux vraiment savoir si je vais bien après ce que tu m'as annoncé avant-hier soir ? J'espère que c'est une blague », lui répond-il sèchement en décomposant chaque syllabe.

Mortifiée, Angélique baisse les yeux. Elle avait espéré un tout petit effort de la part de son compagnon pour gérer la situation. Peut-être pas immédiatement. Mais le regard qu'il vient de lui jeter à cet instant lui glace le sang.

« Je suis désolée.

– Angélique, cela fait maintenant presque deux ans que nous sommes ensemble. Je t'ai présentée à mes parents et à mes amis. Tu connais tout de moi et, moi, je viens de comprendre que tu m'as menti depuis le début. Comment veux-tu que je réagisse ? Tu m'as dit de prendre mon temps, pourtant c'est impossible. Je ne peux plus te regarder en face. Je vais être dur, mais tu me dégoûtes. Tu es un monstre ! » crache-t-il avec une violence inouïe.

Soudain, le ton monte d'un cran. Les bras s'agitent. Les corps se débattent. Les voisins du couple commencent à leur jeter des regards irrités. Entre larmes et plaintes, Angélique tente une nouvelle fois de s'expliquer. Peine perdue. Elle se trouve face à un mur. Une jeune femme brune se dirige vers eux.

« Angélique, tout va bien ? »

Silence gêné. Angélique semble très embarrassée. Elle hoche la tête. Ses yeux sont humides. On dirait qu'on vient de lui arracher le cœur à mains nues. La cruauté des paroles de Raphaël l'a mise K.-O. debout.

« Merci, Carine, ça va. Nous allons partir. »

Raphaël se lève d'un bond. L'espace d'un instant, un spasme vient crispier l'expression de son visage.

« Moi, je pars. Toi, tu restes ici le temps que je quitte cet endroit. Tu n'as pas intérêt à croiser à nouveau ma route, sinon je risque de ne pas pouvoir me contrôler si tu vois ce que je veux dire. »

Son ton est menaçant.

« Tu veux me frapper ? C'est ça ? Eh bien, vas-y ! Qu'est-ce que tu attends ? Je pensais que tu serais différent, mais tu es comme tous les autres. Un lâche doublé d'un imbécile. »

Il serre les dents pour se forcer au silence. Tout est dit. Raphaël déserte le bar sans un regard, laissant Angélique seule, groggy. Elle ne lui a même pas encore dit toute la vérité. Elle n'a même pas pu tout lui expliquer. Carine, la serveuse, vient l'enlacer pour la réconforter.

« Il n'en vaut pas la peine. Il ne te mérite pas. Je vais demander à Hugo de te préparer un remontant.

– À qui ?

– Hugo, le barman, voyons. Tu connais bien Hugo ? »

Angélique prend une profonde inspiration. Son rythme cardiaque est beaucoup trop rapide. Elle tente de se calmer en respirant lentement et en fermant les yeux.

« Je vais plutôt rentrer chez moi.

– Tu es certaine ? Je vais te commander un taxi.

– Non, je préfère marcher. J'ai besoin de prendre l'air. Si tu savais comme je m'en veux.

– Tu as fait ce qu'il fallait. S'il n'arrive pas à te pardonner après tout ce que tu lui as raconté, c'est un cas désespéré.

– Je ne sais pas. Il a probablement raison. C'est moi le monstre, pas lui.

– Je t'interdis de parler de toi ainsi. Tu es une femme exceptionnelle, courageuse et intelligente.

– Et belle ?

– Tu es très belle oui. Si j'étais un homme, je tomberais dans tes bras immédiatement. »

Les deux femmes s'étreignent un long moment, puis Angélique quitte le bar. Elle remonte la rue de Lancy jusqu'au canal Saint-Martin où elle loue un petit deux-pièces, rue de la Grange-aux-Belles, juste à côté du célèbre Hôtel du Nord. Et dire que sans la mobilisation des riverains et de certains artistes, Arletty en tête, cet hôtel aurait été détruit pour faire place à des logements neufs !

La température est estivale. Angélique déambule, le regard perdu. Elle n'a pas très envie de rentrer dans son appartement, seule. En traversant le canal, elle sent une présence dans son dos. Elle se retourne brutalement en sursautant et fixe une femme qui la dévisage d'un drôle d'air.

Elle a dû me prendre pour une folle...

Elle accélère le pas et pénètre sous le porche de son immeuble. Ses talons claquent dans la cour pavée. Elle compose son code et monte les trois étages à pied, calmement. Rassurée. Une fois à l'intérieur, elle allume la lampe du couloir et se dirige vers la cuisine pour se désaltérer avec un verre d'eau. La surconsommation d'alcool lui a desséché le palais et va très certainement

lui faire passer une sale nuit. Trois cocktails engloutis, le ventre vide, dans cette ambiance humide et surchauffée n'a pas été la meilleure idée de la journée. Mais bon, la boisson aide à l'assommer. C'est ça ou le Lexomil.

Un bip provenant de son portable lui indique l'arrivée d'un SMS.

« Besoin de te voir. Serai chez toi dans 10 minutes ».

Le visage d'Angélique se contracte. Elle tourne en rond avant de se diriger dans la salle de bains pour se rafraîchir et se recoiffer.

Dix minutes plus tard, on frappe à la porte. Le bruit est si faible qu'elle a failli ne pas l'entendre.

« Salut, je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée de venir me voir chez moi à cette heure-ci. J'ai eu ma dose de reproches pour aujourd'hui et je bosse tôt demain matin.

– Et moi, je pense que j'ai le droit à une explication. »

La personne qui vient de prononcer cette phrase a une voix étrange. Elle pose sur Angélique un regard dénué de toute expression. Après une courte hésitation, sans un sourire, Angélique l'invite d'un geste à entrer. Prudente, elle reste sur ses gardes.

« Quelle allure ! »

La tonalité est lisse et froide.

Angélique hausse les épaules. Inutile de se bercer d'illusions, personne ne comprendra jamais les épreuves qu'elle a traversées.

« Après toutes ces années, tu n'as rien trouvé de mieux à me dire. Tu ne penses pas qu'il est bien trop tard pour me haïr et qu'il serait temps pour toi de tourner la page ? »

Regard dédaigneux. Sourire glacial.

Un long silence vient ponctuer leur conversation déjà clairsemée. Soudain, Angélique perçoit une transformation radicale sur ce visage qu'elle connaît par cœur.

Son expression se durcit. Un tremblement agite ses doigts. La colère envahit son corps tout entier.

Angélique recule légèrement, ses paumes de main au niveau de ses seins. Il lui faut trouver les mots justes, et vite, car sinon elle est convaincue que de gros ennuis vont lui tomber dessus très rapidement. Et après, cela sera sans doute trop tard.

Elle a à peine le temps d'ouvrir la bouche qu'un hurlement lui déchire la poitrine, voyant son agresseur se précipiter sur elle. Elle perd l'équilibre, mais se reprend de justesse puis titube de nouveau.

Angélique se débat avec l'énergie du désespoir, lutte, gifle, griffe quand tout à coup une douleur à la tête la submerge. Elle vient de se cogner contre l'angle de sa commode. Légèrement commotionnée, elle se relève et passe sa main derrière sa nuque pour découvrir que ses doigts sont recouverts de sang. Sa vision devient trouble et elle perd à nouveau l'équilibre. Elle tente de se défendre, mais la colère de son adversaire la rend impuissante.

De l'autre côté de la porte laissée entrouverte, les voisins enfermés à double tour et bien emmitouflés sous leur couette douillette dorment à poings fermés. Ils n'entendent ni les cris ni le bruit sourd d'un corps qui tombe à terre.

Fin de l'extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr